Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »

Le Temps de l'histoire

Hors-série | 2001

Histoire et justice, panorama de la recherche

La justice dans les caricatures du Père Peinard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/442>

DOI : 10.4000/rhei.442

ISBN : 978-2-7535-1641-0

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2001

Pagination : 155-168

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Solange Vernois, « La justice dans les caricatures du Père Peinard », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], Hors-série | 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 15 novembre 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/rhei/442> ; DOI : 10.4000/rhei.442

La Justice dans les caricatures du « Père Peinard »

**Solange
Vernois**

Loin d'être une simple question d'actualité, la Justice a déterminé la destinée du *Père Peinard*. L'hebdomadaire qui parut plus ou moins régulièrement de 1889 à 1902 fut sans cesse menacé de poursuites.⁽¹⁾ Son fondateur Émile Pouget séjourna même à plusieurs reprises à la prison de Sainte Pélagie et fut un temps contraint de se réfugier à Londres.⁽²⁾ Complété par un almanach entre 1893 et 1899, le périodique ne compta que quelques numéros entre 1893 et 1895, suite aux lois dites « *scélérates* » dirigées contre « *la presse subversive* ». ⁽³⁾ Les démêlés avec les autorités n'en constituaient pas moins un titre de gloire : « *Le Père Peinard en Cour d'Assises pour avoir gueulé trop de vérités sur l'armée et la guerre* » peut-on lire à la une du numéro du 22 au 23 mars 1891.⁽⁴⁾ La Justice se trouva de surcroît au cœur de l'aventure anarchiste, des articles s'attardant sur quelques grands procès, dont celui de Ravachol, et sur le sort des camarades étrangers, des torturés de Montjuich en particulier.⁽⁵⁾ Si une rubrique intitulée « *Au Palais d'Injustice* » relate au fil des années les divers agissements de la magistrature, la caricature aborde également ce thème. C'est toutefois presque par hasard qu'elle fait son apparition en mai 1890, le rédacteur annonçant l'événement sous le titre « *Bonne Nouvelle* ». ⁽⁶⁾

« *Loin de songer à casser sa pipe, le Père Peinard a décidé d'agrandir son format...*

« *Et c'est pas tout, non [sic] de dieu ! Y aura du Nanan. Bibi a dans sa manche un dessinateur qu'a bougrement de l'allure. C'est lui qui a foutu ma gueule sur l'ancienne couverture.* »

Le « *gniaffjournalaux* » révèle alors que l'idée de ce changement lui est venue lors d'une discussion avec l'artiste. Il nous retrace la scène :

« *Hein, si on faisait le Père Peinard illustré. Un dessin toutes les semaines...*

(1) *Le Père Peinard* paraît pour la première fois le 24 février 1889. *Le Père Peinard : réflexes d'un gniaff*, réd. Émile Pouget, n° 1 (1889 24 févr.), 6ème année, n° 253 (1894, 21/28 janv., Paris) in 8 (1889-1890) puis in-fol. 1894-1895 : série londonienne, 8 numéros, Londres. n° 1 : deuxième quinzaine de sept. 1894, n° 8 deuxième quinzaine de janvier 1895. Les huit numéros sont parus sous forme de petites brochures (10 x 13 cm). 1896-1899, *Le Père Peinard*, deuxième série, 129 numéros, 4 suppléments, Paris, n° 1, 25 octobre 1896, n° 129, 1er mai 1899. 1900 : *Le Père Peinard*, troisième

série, 15 numéros, Paris. 1902 : *Le Père Peinard*, quatrième série (hypothétique) : un seul numéro, 16 mars 1902 (Imprimeur-Gérant E. Pouget). *Almanach du Père Peinard, farci de galbeuses histoires et de prédictions époustouflantes*, E. Pouget imprimeur, 1894-1899, 5 vol., ill. en 8°.

(2) Émile Pouget fit partie des accusés du procès des Trente en 1894.

(3) *Almanach du Père Peinard*, 1894-1899. Les lois de 1893 furent complétées en 1894 par une loi visant à réprimer toute forme de propagande anarchiste.

(4) N° 105, p. 1. Entre mars et mai 1891, les gros titres font régulièrement référence aux démêlés du périodique avec la justice. Les textes du Père Pouget ne sont pas toujours nommément signés.

(5) Ravachol, arrêté le

on y foutrait de l'actualité... Quant à nous, nous voyons les choses à la bonne franquette... Seulement, nom de dieu ! plus que jamais il faudra être à l'œil... »

La caricature aura désormais droit de cité dans le périodique, mais limitée le plus souvent à une pleine page à la fin de chaque numéro, elle restera toujours discrète.⁽⁷⁾ Les dessinateurs s'abstinrent d'ailleurs pour la plupart de signer et gardèrent, sans doute pour des raisons de sécurité, l'anonymat.⁽⁸⁾ La caricature ne pouvait donc rivaliser avec un texte renommé pour sa truculence, son ton populacier et des expressions très imagées. Ainsi les jurés se virent-ils affublés du qualificatif de « *potirons* », tandis que les magistrats devinrent les « *marchands d'Injustice* » et les « *enjuponnés du comptoir* ». ⁽⁹⁾ En réalité la question de l'équité est mise en relation avec celle de la pauvreté, les faits divers politiques n'étant que les symptômes d'une crise plus grave.⁽¹⁰⁾ La ligne de pensée du *Père Peinard* est en effet simple et immuable tel un postulat : le vrai problème est d'ordre économique et la justice de classe doit être éradiquée au même titre que les inégalités sociales.

À la différence des caricatures d'autres feuilles comme *Le Rire*, les dessins du *Père Peinard* ne prêtent pas au défolement fantaisiste. Leur valeur première est liée à l'efficacité. Les artistes étudient les textes avec indépendance, soit en illustrant un article précis, soit plus fréquemment, en adoptant avec liberté un sujet récurrent. Au-delà de la diversité stylistique des gravures, le rapport texte-image et la tonalité générale de la publication ont ainsi une importance primordiale.⁽¹¹⁾ Dans le cadre d'un enjeu idéologique, l'originalité de l'hebdomadaire tient au rôle de tribunal populaire que celui-ci a exercé. Grâce à un curieux retournement de situation, c'est bien du procès de la Justice elle-même dont il s'agit. *Le Père Peinard* ne se présente-t-il pas en procureur lorsqu'il proclame : « *Y a pas, nom de dieu, faut que la défense soit un acte d'accusation* » ? ⁽¹²⁾

Les chefs d'accusation

Coupable de collusion avec les riches, le monde judiciaire est aussi aux yeux du *Père Peinard* l'ultime garant des exploiters du peuple. Le tribunal, temple des privilèges, est également le lieu de tous les enjeux et affrontements.

Le complot des nantis

Variante d'un dessin du 16 août 1891 intitulé *Capital et travail*,⁽¹³⁾ la caricature du 11 décembre 1898, *La Pyramide Sociale*⁽¹⁴⁾ traite du rapport dominants-dominés. Au sommet de l'édifice, tel Clovis porté par ses guerriers, le capitaliste imbu de sa supériorité offre à la vénération universelle la pièce magique, symbole du pouvoir suprême. Situé dans le même axe central, mais à un étage inférieur, un évêque le soutient, fort de son autorité spirituelle. Entre ces deux pivots du système, les magistrats regroupés en une masse confuse, constituent la dernière strate de l'échafaudage. A la base de la pyramide, harassés, les travailleurs supportent tant bien que mal ce précaire château de cartes. Cet équilibre fragile peut en fait être remis en cause d'un coup de baguette magique par le « *bon bougre* ». C'est la leçon que l'on peut tirer de la réclame pour *Les chansons du Père Peinard* datée du 20 juin 1897⁽¹⁵⁾ : on y voit un camarade quelque peu goguenard, en partie dissimulé derrière sa tenture de marionnettiste, faisant choir les pantins apeurés des représentants de l'ordre en place. Alors que le curé brandit son goupillon dans un geste d'affolement, le juge, l'air hargneux et vindicatif, lance une dernière menace en direction de son ennemi, tout en couvrant la retraite de ses acolytes. Le thème de la débandade des nantis craignant la rossée du père fouettard est d'ailleurs emblématique de l'hebdomadaire dont la morale s'identifie au combat politique contre tous les « *Chameaucrates, bouffe-galettes* » et autres « *grosses légumes* ». Dès lors les propos nuancés et la recherche de circonstances atténuantes ne sont plus de mise. En 1889 déjà, les membres du barreau sont qualifiés de « *bourgeois, plus bourgeois encore que les jurés* ».⁽¹⁶⁾ Cette association d'intérêts est en outre présentée comme douteuse, car elle prend à l'occasion des allures de corruption. La caricature du 13 février 1898,⁽¹⁷⁾ par exemple, offre une vision bien particulière des muses, filles de joie au service du Capital, personnage dont on ne saurait dire s'il est client ou souteneur. Marianne, promue « mère maquerelle », tente vainement de rétablir la discipline. Les demoiselles, invitées à se rendre au salon, ne portent plus que les symboles grotesques de leurs attributions. Plus sage en apparence que ses compagnes, la Justice, qui dissimule derrière son dos une guillotine,

30 mars 1892, fut souvent mentionné en juin-juillet 1892 (n° 163 à 176). En 1897 le sort des prisonniers de la prison espagnole de Montjuich fut souvent évoqué (exemple : la caricature n° 17 du 14 février 1897).

(6) Les caricatures font leur apparition le 25 mai 1890. Nous évoquerons sous le même terme les dessins politiques. L'article est celui du n° 61 du 18 mai 1890, pp. 1-3. *Le Père Peinard* comprit seize pages à partir de ce moment.

(7) Quelques vignettes sont disséminées dans le texte.

(8) On trouve néanmoins quelques signatures comme celle de Luce, Pol Cizac ou Gravellet, à partir de 1898 surtout et quelques monogrammes.

(9) L'orthographe du *Père Peinard* laisse de surcroît beaucoup à désirer.

(10) *Le Père Peinard* a pris par exemple ses distances à l'égard de l'affaire Dreyfus (cf. « *La Bassinoire Dreyfus le populo s'en fout* », n° 57, 21-28 novembre 1889). L'hebdomadaire s'est cependant intéressé au procès Zola (n° 71, 6 mars 1898).

(11) Les caricatures ne sont pas toujours en relation directe avec les articles du même numéro. Nous nous autoriserons donc certains rapprochements avec des textes plus anciens.

(12) « Aux copains de Limoges », n° 11, 5 mai 1889.

(13) Dédicace adressée « *A Rothschild, Roi des Grinches* », n° 126.

(14) Légende : « Si les bons bougres de la base secouaient leurs morpions, ils seraient sauvés », n° 112.

(15) N° 35, « 2 ronds chez tous les libraires ».

(16) « Aux copains de Limoges », n° 11, 5 mai

n'en est pas moins d'une flagrante hypocrisie. Comme dans le dessin du 8 mai 1892⁽¹⁸⁾ le caractère allégorique de la scène est essentiel. Toutefois l'ambiance des maisons closes ne pouvait échapper au spectateur de l'époque. L'amalgame immoralité-débauche est d'ailleurs fréquent sous la plume du *Père Peinard* dont les propos sont parfois sarcastiques. C'est ainsi que l'on peut lire le 15 juin 1890⁽¹⁹⁾ : « *L'avocat bêcheur était bougrement content ! Le soir après avoir gueuletonné ferme, il sortit courir le guilledou et fut encore plus putassier que d'habitude.* »

Parfois, c'est à l'occasion de circonstances précises, telle l'affaire de Panama, que la duplicité et l'inefficacité de la Justice sont dévoilées. Dans la caricature du 9 mai 1897,⁽²⁰⁾ Félix Faure, surnommé Félisque, de retour d'un voyage diplomatique, feint de se rassurer sur les dernières retombées du scandale, suite aux révélations d'Arton, dont le nom est mentionné en gros-titre dans un journal. Alors que Marianne sommeille, le magistrat « *débourre* », selon la propre expression du Président. À côté de lui, la seringue à lavement Le Poittevin rappelle l'identité du juge réduit à l'impuissance. Et pourtant il ne manquait pas de rigueur, comme l'atteste une chanson reproduite dans le numéro du 4 au 11 avril 1897⁽²¹⁾ et qui devait être entonnée sur un air de « *Belleville-Ménilmontant* » :

« *On dit que m'sieur le Poitt'vin*
 « *Sans pitié, pour les pots-d'-vin,*
 « *N'est pas différent d'ces juges qu'apaise*
 « *Un peu d'braise,*
 « *Devant lui chaque Panamiste*
 « *Est aussi doux qu'un mouton...*
 « *Il trait' comme un anarchiste*
 « *Tout client d'Arton [bis].* »

Les intrigues suscitées par les « affaires » autorisent précisément la dénonciation du complot des privilégiés.

« *Trinquiez, mes salauds ! Trinquera bien qui trinquera le dernier !* » Telle est la harangue du « *bon bougre* » à l'adresse de trois sinistres complices dans le dessin du 5 décembre de cette même année 1897⁽²²⁾ : un financier, un

militaire, tenant chacun un dossier compromettant, prennent un verre avec un magistrat pour sceller une entente qui ne saurait être que suspecte, si l'on en croit leur attitude défiante. Le juge, quant à lui, porte en bandoulière une lourde besace chargée d'erreurs judiciaires. Aux aguets, il prête une oreille inquiète aux avertissements du bonimenteur, l'enseigne « *Au Cabaret du Pot aux Roses* » ayant une valeur prémonitoire.

En fait ces agissements occultes sont souvent présents tout au long des chroniques judiciaires. Un événement dramatique qui eut lieu à Limoges, au printemps 1889, permit par exemple au *Père Peinard* de lancer sa vindicte. A la suite de l'incarcération de son mari pour vol, une femme, la mère Souhain, dans l'impossibilité de nourrir ses cinq enfants, les tua par désespoir. L'article du 21 avril fait cet amer constat⁽²³⁾ :

« *A l'enterrement des gosses... y avait aussi les autorités ; les juges qui avaient condamné et emprisonné le mari. Les grosses légumes du bureau de bienfaisance, qui savaient fort bien que la famille était dans la dèche noire et lui foutaient un bon pain de temps à autre. Oui, tous ces Jean-foutres étaient là, c'est de l'apolomb [sic] : eux les criminels, eux les assassins du pauvre monde et de la petite famille (surtout) ils étaient venus.* » La fourberie du monde judiciaire n'aurait donc d'égale pour le *Père Peinard* que sa veulerie. Dans un dessin du 8 mai 1892⁽²⁴⁾ adressé *Aux Bourgeois de Montbrison* et faisant référence à Ravachol, les nantis, parmi lesquels les magistrats, s'enfuient en se cachant les yeux, et en se bouchant les oreilles pour ignorer la colère *post mortem* du condamné.

Hypocrite et néanmoins honteux comme ses compères, l'homme de justice est un personnage de l'ombre, ébloui par la lumière de la vérité, et incapable d'assumer ses responsabilités.

Le procès, reflet de la lutte des classes

Si le procès révèle les rapports de force qui existent au sein de la société, la balance ne penche pas toujours du même côté. La situation la plus fréquente est celle où la victime est l'homme du peuple. Dans le dessin du 31 décembre 1893 intitulé *Civilisation Actuelle*⁽²⁵⁾ le « *pauvre bougre* » paraît résigné. La légende développe les arguments de sa défense : « *J'suis né dans la misère ; j'avais un fils... il est mort au Tonkin... ; ma fille, les bour-*

1889, p. 12.

(17) Légende : « *Allons Mesdames, Au Salon !!!* », n° 69.

(18) Titre « *Au Grand Q Rouge* », légende « *La Marmite et son souteneur* », n° 164. L'article joue ici sur l'ambiguïté du mot souteneur.

(19) « *Juges Assassins* », n° 65, p. 5.

(20) Légende : « *Félique Retour de Voyage : Allons, ça va ! On sommeille et on déboussolle... c'est la fin au Panama !* », n° 28. Dès le mois d'avril, Le *Père Peinard* évoque fréquemment l'affaire de Panama (n° 24-25).

(21) « *Le Carnet d'Arton* », n° 24, p. 3. Les révélations du dénommé Arton, agent de la Société de Panama, arrêté en février 1896, déclenchèrent le second scandale de Panama en obligeant la Justice à revenir sur les épisodes de l'année 1888. En mars 1897 la Chambre

autorisait des poursuites contre de nouveaux parlementaires compromis.

(22) N° 59. Les dossiers ont pour titre : «Panama» et «Affaire Dreyfus».

(23) «Signe des Temps» n° 9, p. 11. Cette affaire fut relatée dans *Le Père Peinard* dès le 14 avril 1889.

(24) Légende : « Prenez-là donc si vous osez, nom de dieu ! », n° 165. Ce dessin est une anticipation puisque Ravachol fut exécuté à Montbrison le 11.07.92.

(25) Sous-titre : «Ces actes d'anarchie nous reportent aux époques de l'homme des cavernes», Cornély, chieur d'encre au *Gaulois*, dessin signé Gravellet, n° 250.

(26) «Ma ballade au Palais d'Injustice», n° 7, 7 avril 1889, p. 3.

(27) «Prison Gondolante», n° 13, p. 14.

(28) «Juges Assassins», n° 65, p.4.

geois l'ont prise ; ma femme, elle est morte d'épuisement il y a un an... » Les motifs de l'accusation sont délibérément occultés au profit des conditions de vie du présumé coupable. Mais le juge suit la même logique lorsqu'il réplique : « *Et alors ! nous avons certainement devant nous un révolté ; aussi votre compte est bon, mon gaillard..., vous n'attendrez pas longtemps.* »

Nul doute que la condamnation a une fonction préventive qui est de préserver la hiérarchie en place et de prévenir toute révolte. Cette caricature se fait l'écho d'un thème favori du périodique, celui de l'acharnement des magistrats contre les faibles, femmes, enfants, pauvres hères sans ressources, aisément dupés par une justice procédurière. L'avocat lui-même ne remet d'ailleurs pas en cause le système lorsqu'il prétend que c'est une faute de naître dans la pauvreté.⁽²⁶⁾ Mais si la culpabilisation du «pauvre bougre» consacre l'injustice sociale, la leçon qu'en tire *le Père Peinard* est catégorique : « *Les bourgeois appellent ça "La justice distributive". Ça veut sans doute dire que si on a de la galette on est toujours bien considéré, serait-on la plus grande fripouille du monde ; tandis que si on est pauvre et bon bougre, on n'est jamais qu'une canaille* » remarque-t-il le 19 mai 1889.⁽²⁷⁾

Le procès expéditif et la sanction rédhibitoire sont les leitmotivs de la rubrique consacrée au « *Palais d'Injustice* ». Non sans humour le « *gniaff* » conseille à son camarade, le 15 juin 1890, de déguerpir bien vite si jamais il est accusé d'avoir « *barbotté la Tour Eiffel* ». Il ajoute de manière plus sentencieuse : « *Qui dit accusé ; dit condamné, grâce à la racaille des marchands d'Injustice... On les paie pour condamner, et ils condamnent ! Surtout les innocents.* »⁽²⁸⁾ Inlassablement, d'année en année, *le Père Peinard* dénonce l'iniquité de jugements bâclés, écrits à l'avance, sans interrogatoires. « *Faut voir les jugements de puotins à la correctionnelle* », tonne-t-il le 1er juin 1893.⁽²⁹⁾ « *...Toujours de la prison – Jamais d'acquittement, nom de dieu.* »

La vue en contre-plongée de la scène représentée par le dessin du 31 décembre 1893 met en évidence, de façon spectaculaire, la domination apparente des juges, coalisés contre leur proie. Du haut de leur perchoir, agrippés tels des rapaces à ce meuble qui est le symbole de leur fonction, ils opposent le pouvoir institutionnel à la dignité naturelle de l'homme du peuple dont l'imposante stature légèrement voûtée traduit conjointement la résignation et le stoïcisme.

Par l'intermédiaire des magistrats qui n'ont pour seule arme que l'intimidation, c'est toute la malveillance et le parti pris de la Justice qui semblent dénoncés. Grimaçants de haine et de morgue, les juges ne dissimulent plus une certaine complaisance dans la vengeance et laissent libre cours à leur cruauté. Le calcul politique ne serait donc pas incompatible avec les instincts les plus sauvages, la condamnation à mort camouflant une sordide propension au meurtre. Cette caricature traduit bien à cet égard l'esprit d'un article du 25 août 1889,⁽³⁰⁾ dans lequel les magistrats étaient qualifiés de « *ripouilles ensoutannées du comptoir* » qui « *ne déguisaient pas leurs haines de bourgeois* », de « *cannibales assoiffés de sang humain* », de « *loups cherchant à dévorer un mouton* ». Le chroniqueur concluait : « *Des tigres si l'on veut, mais des juges jamais.* »

Dans un autre article au titre significatif "Juges Assassins" daté du 15 juin 1890⁽³¹⁾ une description particulièrement suggestive est faite du déroulement du procès d'un certain Borrás : « *Fallait voir le bêcheur au jugement. Il aboyait comme une hyène : l'odeur du sang le saoulait, il se passait la langue sur les babouines, croyant déjà lécher la guillotine...* »

En réalité, la violence et la hargne des magistrats sont à la mesure de leur manque de courage.

Le procès de l'anarchiste, bien évoqué dans deux caricatures, montre la contre-attaque de l'individu qui défie seul l'institution judiciaire. Dans le dessin du 12 octobre 1890, l'accusé place sa défense sur le terrain de la question sociale.⁽³²⁾ Dans celui du 9 juillet 1893,⁽³³⁾ la couardise des juges sert de faire-valoir à la mâle assurance du camarade qui affiche pleinement son identité : « *Ce que je suis ?... Je suis un homme... et je veux ta peau !* » Sûr de lui, les manches retroussées, la moustache volontaire, il oppose sa force physique à la terreur des magistrats abasourdis. Tout le pouvoir de suggestion de la scène résulte du violent contraste plastique entre, d'une part, la fermeté du trait mettant en valeur la musculature et la détermination du prévenu et, d'autre part, les contours tremblants des silhouettes des « *enjuponnés* » réduits à l'état de défroques. On se souvient ici du compte rendu le 7 avril 1889 d'un procès anarchiste⁽³⁴⁾ : « *Du coup, les croquants et les épiciernars déguisés en jurés et rangés comme des citrouilles sur les bancs en étaient vert-pomme... Puis c'est le tour de Tennevin, un pète sec celui-ci :*

(29) "La Grande Mistoufle", n° 83, p. 12.

(30) "La Misère noire", n° 27, p. 1.

(31) "Juges Assassins", n° 65, pp. 4-5.

(32) Légende : « *Le président : Vous avez tous les vices peints sur la figure. L'accusé : Dites-donc toutes les misères. Imbécile !* ». Dessin de Pol Cizac, n° 82, p. 7.

(33) "Au Palais d'Injustice", n° 225.

(34) "Ma Ballade au Palais d'Injustice", n° 7, p. 2.

“Nous sommes coupables qu’il dit, pas de mâgnes, sup, vous nous tuez, ne nous faites pas grâce. Nous nous foutons de votre loi. Vous êtes les plus forts – profitez-en”. »

Cependant, si le « *bon bougre* » s’est substitué à l’avocat, c’est en raison de l’indigence en ce domaine. Dès 1889, le *Père Peinard* conseillait aux copains de Limoges de ne pas se faire d’illusions et de choisir « *Un zigüe à la hauteur qui n’aurait pas la frousse de gueuler la vérité à ces moules du jury.* »⁽³⁵⁾

A défaut d’une véritable médiation, il suggère une stratégie de défense qui, elle aussi, est conforme à la lutte des classes, sans être dépourvue de panache.

La procédure

Le *Père Peinard* se place sur le terrain du combat politique lorsqu’il donne aux « *bons bougres* » de Limoges le conseil suivant, le 5 mai 1889⁽³⁶⁾ : « *Je vous indiquerai le moyen de forcer le chef des écrevisses de la basse-cour à vous laisser faire.* » Conjointement à la résistance, la provocation permet au militant anarchiste d’énoncer quelques vérités et, en injuriant les juges, de les mettre à l’épreuve : « *L’un entre autres* », (des copains) « *Trompette leur a gueulé : “Vous ‘tes un tas de salops, de canailles, de buveurs de sang”. Prix de sa franchise, cinq ans de prison.* »⁽³⁷⁾ Si le procès revêt un aspect révolutionnaire, *a contrario* l’hebdomadaire reprend les termes de la procédure, alternant réquisitoire et sentence dans une confusion constante entre politique et judiciaire.

Le réquisitoire et ses tactiques

Tout comme les articles, les caricatures ont pour but de déstabiliser l’adversaire aux yeux du lecteur. A cet effet, l’artiste dispose de quelques tactiques destinées à accentuer la portée du message.

La première consiste à dévaloriser le monde judiciaire par le mépris et l’ironie. Les dessins du *Père Peinard*, le plus souvent, montrent le magistrat sans grande personnalité, perdu dans l’indifférenciation et l’anonymat du groupe. Réduit à un type, il semble tirer sa légitimité de son apparence, sa robe l’identifiant à sa fonction sociale. La scène du 26 juin 1898⁽³⁸⁾ offre à cet égard des similitudes avec celle du 6 juillet 1890⁽³⁹⁾ ayant pour

(35) N° 19, 30 juin 1889, p. 1. *Le Père Peinard* trouve la proposition des copains de Limoges d’assurer la défense de la mère Souhain par un avocat socialiste « *bath* » mais il ajoute : « *L’idée est chouette et me botterait bien si le merle blanc existait.* »

(36) N° 11, p. 12.

(37) « *Encore les enjuponnés* », n° 65, 15 juin 1890, pp. 12-13.

(38) Légende : « *Le chat-fourré Van Cassel, avocat-bêcheur, fusilleur de fous et pourvoyeur de guillotine* », n° 88.

(39) N° 68, p. 9.

titre *Le Marchand d'Injustice*. Dans les deux cas, la mort constitue la preuve du pouvoir arbitraire et discrétionnaire des magistrats. La prestance du personnage ne fait qu'accentuer sa froide arrogance. La légende de la caricature qui évoque « *Le chat-fourré Van Cassel, avocat-bêcheur* » explique la présence de la guillotine à l'arrière plan. L'indifférence prétentieuse de l'avocat, connu pour avoir tiré sur un fou et avoir réclamé la tête d'Etiévant, illustre cette remarque désabusée du *Père Peinard* :

« *Les douze potirons s'en vont ensuite dans le ruminatoire et ils en reviennent avec un verdict implacable : Etiévant est condamné à mort.*⁽⁴⁰⁾ »

Le magistrat cependant perd parfois sa superbe. Sa banalité atteint ainsi la médiocrité dans le dessin du 14 août 1892.⁽⁴¹⁾ A n'en pas douter les caricaturistes du *Père Peinard* ont un point de vue fondamentalement différent de celui de Daumier qui se plut, en son temps, à portraiturer les acteurs de la comédie judiciaire. Dans l'hebdomadaire, le juge ou l'avocat n'est qu'un mannequin à mi-chemin entre l'individu et l'allégorie, représentant une institution dont il épouse les vices et le ridicule. Le dessin du 26 juin 1892⁽⁴²⁾ montre la scène assez courante du travailleur qui se bouche le nez à l'approche du magistrat. La légende : « *Mince que ça fouette ! Ils ne se lavent pas souvent de ce côté-là* » pourrait rappeler ce commentaire du 10 novembre 1889⁽⁴³⁾ à propos du procès de Pini : « *A des moments, quand Pini se rebiffait carrément, il sortait de sous les robes l'odeur puante des Jean-foutres qui ont la colique.* » C'est aussi de la pourriture de l'institution dont il s'agit et curieusement la scène semble préfigurer un article de juillet 1897 intitulé : « *Mœurs de chats-fourrés, ça pue nom de dieu* »⁽⁴⁴⁾ : « *Ah, mille charognes ! Si, armés d'une bonne paire de pincettes, y avait mèche de soulever les jupons de toute la racaille justiciarde, c'est pour le coup qu'il y aurait de quoi tomber asphyxiés !*

« *Car foutre ! Y a pas à tortiller, les dessous des marchands d'injustice sont tout ce qu'on voudra, – excepté propres !* » La fonction des poncifs de la caricature est aussi moins de faire rire, que de grossir les travers de la magistrature, la démystification allant de pair avec la dérision.

L'analogie de l'homme et de l'animal, procédé si couru dans *Le Magasin Pittoresque*, est utilisée à deux reprises en novembre 1897. Dans le dessin intitulé « *M^{lle} Themis* »⁽⁴⁵⁾ le représentant de la Justice à la tête

(40) N° 87, 19-26 juin

1898, p. 5.

(41) Titre : « *Tond les chiens, coupe les chats* », n° 178.

(42) Titre : « *Les pincettes, relève jupes à juges* », n° 171.

(43) « *Au Palais d'Injustice* », n° 37, p. 7.

(44) N° 40, 25 juillet 1897, p. 1. Cf. également le n° 37 (4-11 juillet 1897).

(45) N° 55, 7 novembre 1897.

(46) N° 88, p. 10.

(47) Légende :

« *Comment voulez-vous qu'une gueule pareille soit juste !!!* », n° 58.

L'allusion à la physionomie de l'adversaire est fréquente (cf. n° 82, 12 novembre 1896).

(48) Légende : « *Encore toi, sacrée bourrique de l'Injustice. Ma vieille pour ce qui est de me clouer le bec, tu peux te taper* », n° 134.

(49) N° 97. Cette représentation de Marianne apparaît à plusieurs reprises dans l'hebdomadaire.

(50) « Ma ballade au Palais d'Injustice », n° 7, p. 5.

(51) N° 63. Le coup de balai est un poncif (cf. n° 88, 28 novembre 1890).

(52) Titre : « *A l'E Merillon, avocat bêcheur, Palais d'Injustice* », Paris. Allusion à l'affaire du magistrat Rabaroust évoquée dans le même n° 106, 29 mars-5 avril 1891, p. 1.

d'âne examine la loi avec perplexité sinon incrédulité. « *A moisir sur les codes leur cervelle est venue à rien* » notait le chroniqueur, le 6 juillet 1890.⁽⁴⁶⁾ C'est en revanche le juge en pleine action qui est croqué le 28 novembre 1897.⁽⁴⁷⁾ Le visage de crapaud, les doigts crochus, ajoutent à la laideur et à la rapacité de cet être étrange.

L'allégorie peut également descendre de son piédestal pour adopter un comportement volontiers trivial. Elle donne par exemple, le 11 octobre 1891, un bien triste spectacle.⁽⁴⁸⁾ Celle que le *Père Peinard* qualifie de « *sacrée bourrique de l'Injustice* » et qui porte à la ceinture les têtes des hommes qu'elle a fait exécuter, n'est plus qu'une misérable mendiante. Mais si l'Injustice est repoussée sans ménagement, telle une pestiférée, par le journaliste attaché à la liberté de la presse, la Justice, elle, est bafouée avec désinvolture par les responsables du gouvernement. Le titre de la caricature du 28 août 1898 est purement provocateur : « *Madame Justice, on s'assied dessus* »⁽⁴⁹⁾. Reconnaissable à ses yeux bandés, la Justice est ici une fillette qui a laissé tomber tous ses attributs. Elle est littéralement écrasée sous le poids d'une avantageuse Marianne qui subit sans déplaisir les assauts d'un lubrique ministre de l'Intérieur et d'un fougueux ministre de la Guerre.

Mais la volonté d'humiliation est à son comble lorsque les nantis, cette fois, deviennent des marionnettes dérisoires. « *On en était au cinquième acte : Guignols et Potirons sont sortis, puis ils sont revenus* » note le *Père Peinard* le 7 avril 1889.⁽⁵⁰⁾ Le dessin du 2 janvier 1898⁽⁵¹⁾ rivalise avec le texte par son pouvoir d'évocation. Il est accompagné d'une menace en guise de légende : « *Ce que le populo souhaite aux chameaucrates ?... Le Tout-A-l'Égout !* » Sous le regard amusé du « *gniaff journalaux* », le spectre de la mort repousse dans le caniveau les dépouilles des nantis d'un coup de balai énergique. L'ironie est sous-jacente lorsque l'attaque se pare d'une fausse ingénuité. A l'instar d'Ibels, les maîtres de la caricature anarchiste font volontiers référence aux foires, fêtes foraines où bateleurs et haltérophiles exercent leur adresse et leur force. Le jeu de boules, tout particulièrement, met en évidence le cynisme des protagonistes. Dans le dessin du 29 mars 1891⁽⁵²⁾ le camarade prend pour cibles les têtes de magistrats. Un crucifix confère à la scène une connotation

iconoclaste. Le sens de la scène est donné dans un article du même numéro ⁽⁵³⁾ : « *Les Aminches, la gravure de cette semaine représente un nouveau jeu, qu'on verra probablement à la foire aux pains d'épices. Vous connaissez les têtes de turcs jusqu'on essaie sa force, en faisant monter au bout d'une perche. Dans le jeu des "Têtes de vache" c'est Jésus qui, sous la poussée d'un ressort, se ratatine. Quand on a cogné assez fort, il parle... Eh dame, ce qu'il jaspine n'est pas de ces plus favorables aux juges.* »

Quelques mois plus tard, le 2 août 1891, la situation est inversée sur un ton moins léger, puisque ce sont les politiques et les juges qui suggèrent que soient rangées soigneusement les têtes des hommes guillotines afin qu'elles puissent, lors de la prochaine fête, leur servir de boules pour la partie de *Lave-themis*.⁽⁵⁴⁾ L'ambiguïté de l'innocence est également sensible dans le réinvestissement politique de l'imagerie de l'époque. Le thème du rêve par exemple est évoqué dans deux dessins respectivement du 6 septembre 1891 ⁽⁵⁵⁾ et du 18 avril 1897.⁽⁵⁶⁾ Ce dernier, « *Rêve de Pâques* », frappe par une mise en page attrayante, néanmoins courante, comme en témoignent les réclames de l'époque. Dans un « œuf », un magistrat à l'air bonhomme fait miroiter au parlementaire compromis par l'affaire de Panama un non-lieu contre un pot-de-vin.⁽⁵⁷⁾ L'honneur est sauf, semble-t-il, puisqu'il s'agit d'un songe, mais la référence pascalienne contribue, par contraste, à dévoiler la nature corrompue et l'hypocrisie de « *Saint chéquard* ».

Une autre tactique consiste pour l'artiste à radicaliser et à simplifier les effets plastiques. La composition de nombreux dessins est ainsi fondée sur une structure binaire correspondant à la dualité fondamentale riches-pauvres.⁽⁵⁸⁾ Comme dans les raisonnements du *Père Peinard* une seule alternative, telle que « *Escoffier le richard ou se faire périr !*⁽⁵⁹⁾ », est proposée au lecteur. Le principe d'opposition n'exclut pas cependant celui d'équivalence, tout comme celui de l'engagement qui va de pair avec l'indifférence.⁽⁶⁰⁾ La division en deux registres au niveau de la mise en page, de même que les vigoureux contrastes noir-blanc, ombre et lumière, chers en particulier à la gravure sur bois, reproduisent de manière radicale le manichéisme de l'argumentation.⁽⁶¹⁾ Parfois la scène ne reproduit qu'un élément de la proposition, le deuxième s'imposant

(53) N° 106, 29 mars-5 avril 1891, p. 1.

(54) N° 124, 2 août 1891.

(54) Titre : « *Le Rêve du Président* », n° 129. Dans le rêve du magistrat on aperçoit une guillotine.

(55) Titre : « *Rêve de Pâques* ». Légende : « *Il rêve le chéquard !... Il rêve de non-lieu !...* », n° 26.

(57) Les Parlementaires ayant reçu des chèques de la Compagnie de Panama étaient appelés « chéquards ».

(58) Exemple : « *Il y a Carême et Carême* », n° 23, 28 mai 1897.

(59) N° 101, 22 février-1er mars 1891.

(60) L'indifférence anarchiste apparaît en particulier dans la fameuse formule « *Kif-kif bourricot* ».

(61) Voir le dessin du n° 177, 7 août 1892. Légende : « *Y a place de la Roquette quatre pierres où on pose la guillotine. C'est pour les anarchos* ».

(62) Voir le dessin du n° 152, 21 février 1892.

(63) N° 91, p. 9.
Allusion à la condamnation de l'hebdomadaire. Ce dessin sera repris dans le n° 97.

(64) "En Assises : Trois numéros poursuivis", n° 90, p. 3.

(65) Exemple : "La grande colère du Père Peinard", n° 178, 14-21 août 1892.

(66) N° 165, cf. note 24.

(67) Titre : « *Le Nouveau Banc des Jugeurs* ». Légende : « *Saqués de partout, même des asiles de nuit* », n° 160.

(68) Titre : « *La légende du Médecin* ». Légende : « – *C'est pour un accouchement ! Le Médecin : Au bout de la rue, chez Bertulus, juge d'instruction* », n° 54. Article dans le même numéro, p. 3.

spontanément à l'esprit du lecteur.⁽⁶²⁾ Le caractère synthétique du dessin, la force du trait peuvent être également envisagés comme une adaptation à la caricature du style franc et bourru des articles du *Père Peinard*.

Dans le dessin du 14 décembre 1890,⁽⁶³⁾ les contours fermes et épais du personnage confirment sa personnalité déterminée. « *Le Code ?... On chie dessus* » s'exclame l'homme d'un air rageur. La facture en « *coup de poing* » si caractéristique d'un artiste comme Ibels correspond à l'action physique et directe.

« *Depuis que je jaspine j'ai toujours cogné dur et ferme sur tous les ennemis du populo. J'ai tapé ferme sur la gouverne. J'ai relevé les jupes des ratichons et je les ai fessés dare dare. J'ai botté le cul aux juges...* », clame le rédacteur avec véhémence, le 7 décembre 1890.⁽⁶⁴⁾ Certes les colères du *Père Peinard* sont l'expression dominante de son tempérament.⁽⁶⁵⁾ Elles ne se manifestent pas pour autant de façon identique. A la violence contenue et à l'introduction s'opposent en effet les propos tonitruants du « *gniaff* » ou du militant anarchiste. La composition de la caricature du 8 mai 1892 "Aux Bourgeois de Montbrison"⁽⁶⁶⁾ semble éclater sous l'effet d'une force centrifuge partant de la tête du condamné. La brusquerie de la scène est accentuée par l'éblouissement. Les hachures plus ou moins serrées, jouant le rôle de caisse de résonance, ajoutent à l'impression de cacophonie. Par leur puissant pouvoir d'évocation sonore, leur aspect fruste et confus parfois, ces dessins font écho au parler populaciel et au ton vindicatif du *Père Peinard*, même si l'image n'a pas la truculence des expressions argotières.

La sentence-couperet

Dans la caricature du 17 avril 1892,⁽⁶⁷⁾ le sort réservé aux magistrats, exclus des asiles de nuit et relégués au banc des clochards, semble résulter d'une justice immanente. Tel n'est pas, cependant, toujours le cas. Le dessin du 31 octobre 1897 par exemple⁽⁶⁸⁾ mentionne explicitement la revanche d'un médecin conseillant à un « *client* » de s'adresser au juge d'instruction Bertulus pour l'accouchement de sa femme. Cette scène illustre un fait divers relaté dans le même numéro et qui concerne un médecin condamné à trois mois de prison pour une accusation d'homicide par

imprudence. Éventuellement, *le Père Peinard* devient le porte-parole de la sentence populaire. Le verdict ne fait qu'un avec la punition lorsqu'il tombe, tel un couperet, de manière brutale et laconique. Ainsi la caricature du 21 février 1892⁽⁶⁹⁾ fait allusion à l'exécution de l'anarchiste espagnol Xérès et à celle de ses compagnons. La légende « *A quand la Revanche* », exclut tout commentaire superflu : il suffit au lecteur de procéder à une substitution pour que l'échéance apparaisse immédiatement. Dans "Bravo, le Cleb !" les exploiters de peuple sont désignés et les motifs de l'inculpation clairement indiqués.⁽⁷⁰⁾ Les juges sont d'ailleurs considérés comme les assassins.⁽⁷¹⁾ Dans l'affaire de Limoges, ils furent tenus pour les véritables coupables⁽⁷²⁾ et, à ce titre, pris violemment à partie par le périodique⁽⁷³⁾ :

« *Tas de vaches, brigands, voleurs, ... C'est vous qui devriez les faire les deux mois de prison !... C'est les enjuponnés qui devraient être au bloc et même mieux qu'au bloc.* »

La vengeance peut même prendre des accents révolutionnaires. La menace se substitue au constat péremptoire et le dynamisme de la composition devient alors primordial. Le dessin du 5 septembre 1897⁽⁷⁴⁾ fait ainsi référence à la Terreur. On y voit en effet les révolutionnaires brandissant au bout de leurs piques les têtes des accapareurs Berthier et Foulon. On se souvient ici des propos du *Père Peinard* qui, le 2 juin 1889, regrettait l'époque où, selon lui, point n'était besoin de juge d'instruction et où la besogne ne traînait pas en longueur : « *Quand l'un de ces salops tombait sous la patte des bons bougres, son compte était vivement réglé.*⁽⁷⁵⁾ » La caricature du 19 septembre 1897⁽⁷⁶⁾ dénote cependant un certain dégoût de la guillotine. Dans la scène du 7 août 1898 accompagnée de la légende « *Oh, les sales têtes !... C'est-il celles que veut couper le Père Didon ?*⁽⁷⁷⁾ », la vengeance prend la forme d'une jacquerie. Non sans cynisme, l'artiste assimile les sinistres trophées à des masques de carnaval, tandis que s'inscrivent à l'arrière-plan les lettres du mot Justice. Le discours du célèbre orateur prend ainsi un relief particulier : « *Lorsque la persuasion a échoué, lorsque l'amour a été impuissant, il faut s'armer de la force coercitive, brandir le glaive, terroriser et couper les têtes, servir et frapper, imposer la justice.* »

Les caricatures du *Père Peinard* qui s'inscrivent dans le cadre d'un combat politique sont tout à fait représentatives d'un art engagé, au style

(69) Titre : « *L'Exécution de Xérès* », n° 152, 21 février 1892.

(70) Titre : "Au pilori, les Masques !", n° 13. Les accusations sont celles de mensonge, de vol et d'assassinat.

(71) Voir "Juges Assassins", n° 65, 15 juin 1890, p. 4.

(72) Voir n° 9, 21 avril 1889.

(73) Voir n° 14, 26 mai 1889, p. 13.

(74) « *Autrefois : en 1789. Exécution des accapareurs Berthier et Foulon* », n° 46.

(75) N° 15, p. 2.

(76) « *Ohé, les chameaux ! Potences, guillotines et garrots, c'est de sales arguments !* », n° 48.

(77) N° 94. Le Père Didon, condamné par Pie IX, puis réhabilité par Léon XIII, fut l'interprète des revendications populaires.

(78) Ce type de caricature se trouve chez Ibels, Pissaro, Steinlen, Vallotton, par exemple.

(79) "Les tueurs de Gosses", n° 25, 11 août 1889, pp. 5-6. *Almanach du Père Peinard*, année 1899, n° 107, p. 2.

(80) Légende : « *Coucou ! Le voilà !* », n° 2, 1er novembre 1896.

(81) "Les Balances de la justice", article signé Un Peinard, Baicry, n° 39, 17 novembre 1889, p. 13.

direct, voire brutal.⁽⁷⁸⁾ L'étude du thème de la Justice montre l'importance du contexte, de la tonalité d'une publication dans laquelle le rédacteur s'identifie au « *bon bougre* ». Textes et images qui reprennent inlassablement le même message participent en effet à un même système de pensée, à une stratégie qui associe la plume et le poing. Dès 1889, le *Père Peinard* laisse percevoir son impatience dans l'espérance de l'avènement proche de la grande révolution sociale⁽⁷⁹⁾ : « *Non, tout a une fin ; un jour viendra et qui n'est pas loin, où foutus de rage définitivement par toutes vos crapuleries, les bons bougres vous feront passer à tous : magistrats, patrons, gouvernants – à toute la bande, quoi ! Un sacré quart d'heure. Ah foutre, on n'y mettra pas de formes, on ira carrément et à la bonne franquette ; c'est sans façon qu'on vous serrera le kiki !* » Imminente, la punition a des accents messianiques lorsqu'un dessin de l'*Almanach* de 1899 ayant pour titre : « *Quand viendra donc le Grand coup de Balai* » montre le justicier en train de nettoyer la planète de ses parasites, financier, curé, militaire et magistrat.⁽⁸⁰⁾ L'ambiance cependant reste ludique : dans la caricature du 1er novembre 1896⁽⁸¹⁾ le « *bon bougre* », polichinelle gigantesque surgit brusquement de sa boîte, telle une apparition. Dans ce jeu de la distanciation, on peut dès lors se demander si le *Père Peinard* qui prend des allures de diable pour mieux effrayer les petits enfants (ses ennemis) ne se démystifie pas lui-même. En contrepartie, comme Guignol armé de son bâton, ne serait-il pas le justicier d'un univers parallèle peuplé « *d'enjuponnés* » et autres baudruches ?

Mais c'est le « *bon bougre* » qui donne la morale de toute cette histoire lorsqu'il affirme dans un courrier publié le 17 novembre 1889 : « *Quand donc foutre, qu'on balancera les balances de la Justice ? M'est avis qu'elles pèsent à faux poids penchant toujours du côté des richards et des puissants.* »